

A nous deux l'Amérique !

« Américain Vertigo », un « reportage d'idées »
de Bernard-Henri Lévy sur les traces de Tocqueville

Oublier BHL. Oublier l'auteur que l'on adore haïr, la mise en scène démesurée, le système parisien et son cousin de New York, qui n'a rien à lui envier. Oublier Danny Pearl, cette vie brillante et généreuse sauvagement fauchée, que Bernard-Henri Lévy s'est - à quel titre ? - appropriée et dont il se sert comme d'un sésame aux Etats-Unis. Lire ce dernier livre comme si c'était le premier d'un intellectuel français parti à la découverte de l'Amérique, tel Tocqueville il y a un peu plus de cent soixante-dix ans.

Et s'en tenir à cette ligne. *American Vertigo* est alors non pas une enquête, mais une quête, passionnée et insatisfaite, de l'identité américaine et des ressorts d'une nation qui n'a jamais cessé de nous fasciner. Que va chercher, au fond, à part la notoriété, l'auteur de *La Barbarie à visage humain* en Amérique ? Trois questions le taraudent, au moment du départ : l'anti-américanisme est-il

justifié ? L'idée d'un Occident rassemblant l'Europe et l'Amérique du Nord conserve-t-elle un sens ? Où en est la démocratie ? Ou, formulées autrement : « *L'Amérique serait-elle à un tournant de son histoire ? Qu'est-il arrivé au rêve fou ?* » Questions importantes et légitimes.

Pour trouver la réponse, Bernard-Henri Lévy ne ménage pas sa peine. Voyageur de luxe, sans doute, mais voyageur quand même, il dévore 20 000 km en neuf mois, rencontre, observe, dine (beaucoup), visite, lit, parle, questionne, écoute, s'étonne. Il y a, dans ce journal de bord, quelques moments forts. La rencontre avec Jim Harrison, « *écrivain, donc dissident* », « *découragé mais intraitable* », qui lui en rappelle une autre, avec Bohumil Hrabal, à Prague, en 1989. Les images apocalyptiques de Buffalo, Cleveland et Detroit,

Grasset.
496 p., 20,90 €.

villes cassées. La violence de Rikers Island, l'ile-prison de New York. La perfection médicale de la célèbre clinique Mayo, dans le Minnesota. Les comptes de Tracy, fille et femme divorcée de mineur, serveuse à Grand Junction, Colorado, pas assez glamour pour avoir droit à un nom de famille dans *American Vertigo*, mais que l'aide sociale, contrairement à la légende, n'a pas laissé sombrer.

Oublier BHL ? Impossible. Chaque ligne nous rappelle qu'il est là. Il est là, avec Sharon Stone et ses jambes décroisées, pour nous préciser qu'ils se sont déjà rencontrés. Il est là pour dénicher de l'antisémitisme chez un vieux rebelle indien et s'étonner qu'au lieu de ces casinos « *qui ne veulent rien dire* » les Indiens miséreux ne créent pas plutôt « *un Yad Vashem de la douleur indienne* ». Il est là pour réduire le malentendu entre Bill Clinton et la gauche américaine à une question de puritanisme, et l'ambition politique d'Hillary Clinton à sa volonté de laver « *la tache* ». Et, paradoxalement, il est là aussi à travers les omissions qui affaiblissent le propos : la recherche et les temples du savoir (Harvard ? Stanford ?), le capitalisme et ses crises (Wall Street ? Silicon Valley ? Enron ?), le quatrième pouvoir et ses défis (la presse ? la télévision ? Internet ?) sont curieusement absents de ce périple. Aucune absence, cependant, n'est aussi regrettable que celle des classes moyennes, cette fameuse « *middle class* » qui fait l'Amérique bien plus que les bordels aseptisés du Nevada ou les carrioles des Amish. Notre aristocrate parisien aurait pu la rencontrer en famille, par exemple, en allant passer quelques heures sur les gradins baignés de la lumière des soirs d'été d'un stade de base-ball, plutôt qu'en essayant de percer la signification patriotique de ce passe-temps national dans un musée.

Souvent, dans son récit, Bernard-Henri Lévy met le doigt sur de vraies questions, mais passe son chemin avant d'avoir trouvé la réponse. « *C'est étrange, cette obsession du drapeau*, observe-t-il. *Peut-être le*

patriotisme américain est-il plus complexe, plus douloureux qu'il n'y paraît ? » On se contentera du point d'interrogation : l'étape suivante l'appelle. A Atlanta, il aperçoit la classe moyenne noire, mais ne va pas non plus à sa rencontre. C'est dommage. Au début de son voyage, l'auteur indique avoir « parcouru les premières pages » d'un livre que le sociologue Alan Wolfe lui a donné la veille à Boston. Ce livre, *One Nation, After All*, remarquable travail d'Alan Wolfe sur les classes moyennes américaines, peut-être BHL aurait-il dû le lire jusqu'au bout ?

Vision politique

Il en va tout autrement, heureusement, de l'épilogue analytique. Là, quittant les rivages du superficiel, le philosophe Bernard-Henri Lévy nous livre sa vision politique du « vertige » américain. Il conclut à « une crise, plutôt qu'une extinction du modèle ». Il aborde, enfin, le 11-Septembre et le terrorisme, met à bas les thèses de Fukuyama et de Huntington, professe son admiration pour Michael Walzer, le théoricien des guerres justes et injustes, dont il se sépare douloureusement, pourtant, sur la question du débat sur la torture, « car ce débat n'est pas digne, non ». Il corrige ses descriptions simplistes des *megachurches* par une relativisation du fondamentalisme religieux américain, dont il rejette le parallèle avec le fondamentalisme musulman : les Etats-Unis, résume-t-il, restent un pays laïque, où la religion n'est pas synonyme d'extrémisme.

Bernard-Henri Lévy s'attarde longuement sur les néoconservateurs, stigmatisés par « l'épaisse ignorance de l'anti-américanisme européen », qui, finalement, le déçoivent, mais auxquels il rend grâce d'avoir remis des idées, voire de l'idéologie, dans le débat américain et d'avoir réinjecté la valeur démocratie dans la politique étrangère. C'est bien plutôt à la gauche, en particulier à son intelligent-sia, qu'il en veut de ne pas avoir mené le combat indispensable contre Abou Ghraïb, Guantanamo et

la torture.

L'écrivain garde néanmoins confiance dans la prodigieuse capacité de l'Amérique à se réinventer. Il salue « une fièvre, une ébullition, une inventivité intellectuelle dont nous n'avons pas idée en Europe et qui auront été l'une des vraies surprises de cette enquête », relève, « presque partout, des signes de différenciation, et donc de singularisation » contre la domination du politiquement correct, rend hommage « à tous ces irréguliers » qu'il reconnaît « n'avoir pas assez évoqués ». Et c'est finalement lui, BHL, qui identifie ainsi dans la seconde partie de son livre les faiblesses de la première. ■

SYLVIE KAUFFMANN

« Un vaillant combattant »

La parution d'*Une imposture française*, de Nicolas Beau et Olivier Toscer (Les Arènes, 222 p., 14,90 €), clôt une série de livres consacrés à Bernard-Henri Lévy. En un peu plus d'un an sont ainsi parus *Le B.A. BA du BHL*, de Jade Lindgaard et Xavier de La Porte (La Découverte), *BHL, une biographie*, de Philippe Cohen (Fayard), et *Bernard-Henri Lévy, une vie*, de Philippe Boggio (La Table ronde). Ecrit par deux journalistes (Nicolas Beau travaille au *Canard enchaîné* et Olivier Toscer au *Nouvel Observateur*), *Une imposture française* se présente comme une enquête sur le système « BHL » – « la marque la plus achevée du système médiatique français », estiment les auteurs –, une plongée « au cœur des réseaux qui gouvernent aujourd'hui la production de l'information, avec ses compromissions, ses arrangements et ses lâchetés ». La chute du livre résume bien la thèse de Beau et Toscer : « A défaut d'être un athlète de haut niveau », BHL ne serait « qu'un vaillant combattant des arts, des lettres et des médias. En somme un tigre de papier ».